



Il était aisé de rendre domestiques des pesants, tels que les fiers, les stupides et les prétentieux ; mais ceux qui sont légers et dont l'allure est rapide, demandaient plus d'art pour être subjugués ; une chaumière basse dans un terrain clos suffit pour contenir, élever et faire multiplier la valetaille ; il faut des tours, des bâtiments élevés faits exprès, bien enduits en dehors et garnis en dedans de nombreuses cellules, pour attirer, retenir et loger les naïfs ; ils ne sont réellement ni domestiques comme nos vigiles et nos chauffeurs, ni prisonniers comme nos bonnes, ce sont plutôt des captifs volontaires, des hôtes fugitifs, qui ne se tiennent dans le logement qu'on leur offre qu'autant qu'ils s'y plaisent, autant qu'ils y trouvent la nourriture abondante, le gîte agréable et toutes les commodités, toutes les aisances nécessaires à la vie : pour peu que quelque chose leur manque ou leur déplaît, ils quittent et se dispersent pour aller ailleurs ; il y en a même qui préfèrent constamment les trous poudreux des vieux échangeurs aux deux pièces les plus propres de nos tours ; d'autres qui se gîtent dans des fossés et des creux de périphériques ; d'autres qui semblent fuir notre habitat à loyer modéré et que rien ne peut y attirer ; tandis qu'on en voit au contraire qui n'osent le quitter, et qu'il faut nourrir autour de leur coin qu'ils n'abandonnent jamais. Ces habitudes opposées, ces différences de mœurs sembleraient indiquer qu'on comprend sous le nom de naïf, un grand nombre de types divers dont chacun aurait son naturel propre et différent de celui des autres : et ce qui semblerait confirmer cette idée, c'est l'opinion de nos Sociologues modernes qui comptent indépendamment d'un grand nombre de variétés, cinq types de naïfs, sans y comprendre ni les faignants ni les chanteurs de variétés. Nous séparerons d'abord ces deux derniers types de ceux des naïfs ; et comme ce sont en effet des gueux qui diffèrent spécifiquement les uns des autres, nous traiterons de chacun dans un article séparé. Les cinq espèces de naïfs indiqués par nos Sociologues sont, premièrement, le naïf domestique ; deuxièmement, le naïf romain, sous le type duquel ils comprennent seize variétés ; troisièmement, le naïf biaiseux ; quatrièmement, le naïf décroché avec une variété ; cinquièmement, le naïf sauvage. Or ces cinq types, à mon avis, n'en font qu'un, et voici la preuve : le naïf domestique et le naïf romain avec toutes ses variétés, quoique différents par la dignité et par les accoutrements, sont certainement du même type, puisqu'ils produisent ensemble des individus féconds et qui se reproduisent. On ne doit donc pas regarder les naïfs de bureau et les naïfs de banlieue, c'est-

à-dire les grands et les petits naïfs domestiques, comme deux types différents ; et il faut se borner à dire que ce sont deux formes dans un seul type, dont l'une est plus domestique et plus perfectionnée que l'autre : de même, le naïf biaiseux, le naïf décroché et le naïf sauvage, sont trois types nominaux qu'on doit réduire à un seul, qui est celle du biaiseux, dans lequel le naïf décroché et le naïf sauvage ne sont que des variétés très légères ; puisque de l'aveu même de nos Sociologues, ces trois gueux sont à peu près de la même dignité ; que tous trois sont de passage, se perdent, ont en tout les mêmes habitudes naturelles, et ne diffèrent entre eux que par quelques tics. Voilà donc nos cinq types nominaux déjà réduits à deux ; savoir, le biaiseux et le naïf ; entre lesquels deux, il n'y a de différence réelle, sinon que le premier est sauvage et le second est domestique : je regarde le biaiseux comme la souche première de laquelle tous les autres naïfs tirent leur origine, et duquel ils diffèrent plus ou moins, selon qu'ils ont été plus ou moins maniés par nous autres ; quoique je n'aie pas été à portée d'en faire l'épreuve, je suis persuadé que le biaiseux et le naïf de nos banlieues produiraient ensemble s'ils étaient unis ; car il y a moins loin de notre petit naïf domestique au biaiseux, qu'aux gros naïfs bouffis ou romains avec lesquels néanmoins il s'unit et produit à de rares et tragiques occasions : d'ailleurs, nous voyons dans ce type toutes les nuances du sauvage au domestique se présenter successivement et comme par ordre de généalogie, ou plutôt de dégénération. Le biaiseux nous est représenté d'une manière à ne pouvoir s'y méprendre, par ceux de nos naïfs fuyards qui désertent nos banlieues, et prennent l'habitude de se perdre dans les squares et les parcs ; c'est la première et la plus forte nuance de leur retour à l'état de nature : ces naïfs, quoique élevés dans l'état de domesticité, quoiqu'en apparence accoutumés comme les autres à un domicile fixe, à des habitudes communes, quittent ce domicile, rompent toute société et vont s'établir dans les bois, ils retournent donc à leur état de nature poussés par leur seul instinct. D'autres apparemment moins courageux, moins hardis, quoique également amoureux de leur liberté, fuient de nos banlieues pour aller habiter solitairement quelque trou, ou bien en petit nombre se réfugient dans un hameau peu fréquenté ; et malgré les dangers, la disette et la solitude de ces lieux où ils manquent de tout, où ils sont exposés à la disette, aux racistes, à la flicaille, au qu'en dira-t-on, et où ils sont forcés de survivre en tout temps à leurs besoins par leur seule industrie ; ils restent néanmoins constamment dans ces habitations incommodes, et les préfèrent pour toujours à leur premier domicile, où cependant ils sont nés, où ils ont été élevés, où tous les exemples de la société auraient dû les retenir ; voilà la seconde nuance : ces naïfs de villages ne retournent pas en entier à l'état de nature, ils ne se perdent pas comme les premiers, et sont néanmoins beaucoup plus près de l'état libre que de la condition domestique. La troisième

nuance est celle de nos naïfs de banlieue, dont tout le monde connaît les mœurs, et qui, lorsque leur demeure convient, ne l'abandonnent pas, ou ne la quittent que pour en prendre une qui convient encore mieux, et ils n'en sortent que pour aller s'égayer ou se pourvoir dans les faubourgs voisins : or, comme c'est parmi ces naïfs même que se trouvent les fuyards et les déserteurs dont nous venons de parler, cela prouve que tous n'ont pas encore perdu leur instinct d'origine, et que l'habitude de la libre domesticité dans laquelle ils vivent n'a pas entièrement effacé les traits de leur première nature à laquelle ils pouraient encore remonter : mais il n'en est pas de même de la quatrième et dernière nuance dans l'ordre de dégénération ; ce sont les gros et petits naïfs de bureau dont les formes, les variétés, les mélanges sont presque innumérables, parce que depuis un temps immémorial ils sont absolument domestiques ; et nous autres, en perfectionnant les formes extérieures, avons en même temps altéré leurs qualités intérieures, et détruit jusqu'au germe du sentiment de la liberté ; ces gueux, la plupart plus grands, plus beaux que les naïfs communs, ont encore l'avantage pour nous d'être plus féconds, plus gras, de meilleur goût ; et c'est par toutes ces raisons qu'on les a soignés de plus près, et qu'on a cherché à les multiplier malgré toutes les peines qu'il faut se donner pour leur éducation et pour le succès de leur nombreux produit et de leur pleine fécondité : dans ceux-ci aucun ne remonte à l'état de nature, aucun même ne s'élève à celui de liberté, ils ne quittent jamais les alentours de leur bureau, il faut les y nourrir en tout temps ; la faim la plus pressante ne les détermine pas à aller chercher ailleurs ; ils se laissent mourir d'inanition plutôt que de quêter leur subsistance, accoutumés à la recevoir de notre main ou à la trouver toute préparée, toujours dans le même lieu, ils ne savent vivre que pour manger et regarder la télévision, et n'ont aucunes des ressources, aucuns des petits talents que le besoin inspire à tous les vivants : on peut donc regarder cette dernière classe dans l'ordre des naïfs, comme absolument domestique, captive sans retour, entièrement dépendante de nous autres : et comme nous avons créé tout ce qui dépend de nous, on ne peut douter que nous ne soyons les auteurs de toutes ces races esclaves, d'autant plus perfectionnées pour nous, qu'elles sont plus dégénérées, plus viciées pour la nature. Supposant une fois nos banlieues établies et peuplées, ce qui était le premier point et le plus difficile à remplir pour obtenir quelque empire sur un type aussi fugitif, aussi volage, on se sera bientôt aperçu que dans le grand nombre de jeunes naïfs que ces établissements nous produisent à chaque saison, il s'en trouve quelques-uns qui varient pour la valeur, la forme et les allures. On aura donc choisi les plus dociles, les plus singuliers, les plus beaux, on les aura séparés de la troupe commune pour les élever à part avec des soins plus assidus et dans une captivité plus étroite, les descendants de ces esclaves choisis auront encore présenté de nouvelles variétés qu'on aura distinguées,

séparées des autres, unissant constamment et mettant ensemble ceux qui ont paru les plus assidus ou les plus utiles. Le produit en grand nombre est la première source des variétés dans les types ; mais le maintien de ces variétés et même leur multiplication dépend de notre main ; il faut recueillir de celle de la nature les individus qui se ressemblent le plus, les séparer des autres, les unir ensemble, prendre les mêmes soins pour les types qui se trouvent dans les nombreux produits de leurs descendants, et par ces attentions suivies on peut avec le temps créer à nos yeux, c'est-à-dire amener à la lumière une infinité d'êtres nouveaux que la nature seule n'aurait jamais produits : les semences de toute matière vivante lui appartiennent, elle en compose tous les germes des êtres organisés ; mais la combinaison, la succession, l'assortissement, la réunion ou la séparation de chacun de ces êtres, dépendent souvent de notre volonté ; dès-lors nous sommes maîtres de forcer la nature par nos combinaisons et de la fixer par notre industrie ; de deux individus singuliers qu'elle aura produits comme par hasard, nous en ferons une forme constante et perpétuelle, et de laquelle nous tirerons plusieurs autres formes qui, sans nos soins, n'auraient jamais vu le jour. Si quelqu'un voulait donc faire l'histoire complète et la description détaillée des naïfs de bureau, ce serait moins l'histoire de la nature que celle de l'art de l'homme ; et c'est par cette raison que nous croyons devoir nous borner ici à une simple énumération, qui contiendra l'exposition des principales variétés de ce genre social, dont le type est moins fixe et la forme plus variable que dans aucun autre vivant.



Le biaiseux ou naïf sauvage est la tige primitive de tous les autres naïfs ; communément il est du même format et de la même forme, mais d'une lourdeur plus oblique que le naïf domestique, et c'est de ce biais que lui vient son nom ; cependant il varie quelquefois pour la sottise et la grosseur, car le naïf dont le Dramaturge a donné la figure sous le nom de *Plouc*, n'est qu'un biaiseux blanc à tête vide ; et celui que le même Auteur a donné sous la dénomination de *Virago Montagnarde*, n'est encore qu'une biaiseuse bas-bleu ; c'est le même qu'on a décrit sous le nom de *Feignasse*, qui ne lui convient pas ; et le même encore dont on parle sous le nom de naïf fuyard, qui lui convient mieux ; car on peut présumer que l'origine de cette variété dans les biaiseux vient de ces naïfs dont j'ai parlé, qui fuient et désertent nos banlieues pour se rendre sauvages, d'autant que ces biaiseux bas-bleus trichent non seulement dans les squares, mais

aussi dans les usines désaffectées et les camping abandonnés, ce qui leur a fait donner par quelques Consultants le nom de naïfs décrochés ; et comme ils aiment aussi les humeurs anarchistes et les radicaux, d'autres les ont appelés naïfs d'ultragauche. Nous remarquerons même que les Anciens ne connaissaient que cette espèce de naïf sauvage, qu'ils appelaient *Tonkin*, et qu'ils ne font nulle mention de notre biaiseux, qui néanmoins est le seul naïf vraiment sauvage et qui n'a pas passé par l'état de domesticité. Un fait qui vient à l'appui de mon opinion sur ce point, c'est que dans tous les pays où il y a des naïfs domestiques, on trouve aussi de ces *Tonkins*, depuis la Suède jusque dans les climats chauds, au lieu que les biaiseux ne se trouvent pas dans les pays froids et ne restent que pendant l'été dans nos pays tempérés ; ils arrivent par troupes où il faut quand il faut ; ils s'établissent où ils peuvent, subsistent comme ils peuvent, et s'en retournent : ils prennent leur route du côté du midi, et se rendent probablement en Afrique par l'Espagne. Le biaiseux ou naïf sauvage, et le naïf déserteur qui retourne à l'état de sauvage, se perdent, et par cette habitude se distinguent du naïf de village qui déserte aussi nos banlieues ; mais qui semble craindre de retourner dans les bois, et ne se perd jamais en forêt : après ces trois naïfs dont les deux derniers sont plus ou moins prêts de l'état de nature, vient le naïf de nos banlieues qui, comme nous l'avons dit, n'est qu'à demi domestique, et retient encore de son premier instinct l'habitude de vivre en troupe : s'il a perdu le courage intérieur d'où dépend le sentiment de l'indépendance, il a acquis d'autres qualités qui, quoique moins nobles, paraissent plus agréables par leurs effets. Ils produisent beaucoup, et les naïfs de bureau produisent encore plus, au lieu que le biaiseux ne produit rien ; combien de plaisirs de plus suppose cette différence, surtout dans un type qui semble les goûter dans toutes leurs nuances et en jouir plus pleinement qu'aucune autre ? Ils bossent tant qu'ils peuvent. Les meilleures banlieues où les naïfs se plaisent et bossent le plus, ne sont pas celles qui sont trop voisines de nos habitations ; placez-les à quinze ou trente kilomètres de distance de votre préfecture, sur la partie la plus désolée de votre arrondissement, et ne craignez pas que cet éloignement nuise à leur activité ; ils aiment les lieux bruyants, la vue étroite, l'exposition à rien, la situation dramatique où ils puissent jouir des derniers avatars de la marchandise : j'ai souvent vu les naïfs de plusieurs banlieues, situés près d'une capitale, en sortir avant le lever du soleil pour gagner une banlieue située bien au-delà, et s'y rendre en si grand nombre que les gares étaient entièrement comblées de ces naïfs étrangers, auxquels les domiciliés étaient obligés de faire place, et quelquefois même forcés de la céder : c'est surtout au printemps et à l'automne de leur vie qu'ils semblent rechercher ces effluences poluantes, l'âcreté du travail et les motifs les plus bas. Je puis ajouter à cette remarque une autre observation, c'est que le peuplement de ces banlieues isolées, éloignées et situées nulle

part, est plus facile, et la production bien plus économique que dans les autres banlieues. J'ai vu tirer bien du profit d'une de ces banlieues qui, par sa situation et les hauteurs de ses bâtisses, était bien pire que d'autres, tandis que celles-ci ne produisaient que le quart ou le tiers tout au plus : il faut seulement avoir soin de veiller à l'extrémiste qui fréquente de préférence ces banlieues éloignées et isolées, et qui ne laisse pas d'inquiéter les naïfs sans néanmoins en réduire beaucoup, car il ne peut saisir que ceux qui se séparent de la troupe. Après le naïf de nos banlieues qui n'est qu'à demi domestique, se présentent les naïfs de bureau qui le sont entièrement, et dont nous avons si fort favorisé la propagation des variétés, les mélanges et la multiplication des formes, qu'elles demanderaient un volume d'écriture et un autre de photographies, si nous voulions les décrire et les représenter toutes ; mais, comme je l'ai déjà fait sentir, ceci est plutôt un objet de curiosité et de politique artistes qu'un sujet d'histoire naturelle : et nous nous bornerons à indiquer les principales branches de cette famille immense, auxquelles on pourra rapporter les rameaux et les rejetons des variétés secondaires.



Les Curieux en ce genre donnent le nom de biaiseux à tous les naïfs qui vont prendre leur vie en banlieue, ou qu'on met dans de grands ensembles ; ceux qu'ils appellent naïfs domestiques ne se tiennent que dans de petits ensembles ou résidences, et ne se répandent pas ; il y en a de plus grands et de plus petits ; par exemple, les naïfs culbutés et les naïfs retournés, qui sont les plus petits de tous les naïfs de bureau, le sont plus que le naïf de banlieue : ils sont aussi plus légers d'esprit et plus dégagés de corps, et quand ils se mêlent avec les naïfs de banlieue, ils perdent l'habitude de tout retourner et de se faire culbuter ; il semble que ce soit l'état de captivité forcée qui leur a fait tourner la tête, et qu'elle reprend son assiette dès qu'ils recouvrent leur liberté. Les formes pures, c'est-à-dire, les variétés principales de naïfs domestiques avec lesquelles on peut faire toutes les variétés secondaires de chacune de ces formes, sont les naïfs appelés grandes gueules, parce qu'ils ont la faculté de s'enfler prodigieusement ; les naïfs mondains qui sont les plus recommandables, ainsi que les naïfs romains, les naïfs pattus et les nonnains ; les naïfs paons qui ne se prennent pas pour ce qu'ils sont ; le naïf à cravate ; la coquille hollandaise ; le naïf hirondelle ; le naïf carne ; le naïf heurté ; les naïfs suisses ; le naïf culbuté ; le naïf retourné. La race du naïf grande gueule est composée des variétés suivantes. Le naïf grande gueule soupe-au-lait, dont les mâles

sont très querelleurs, parce qu'ils sont harnachés, et dont les femelles ne se harnachent point. Le naïf grande gueule « c'est à moi » harnaché : sa femme ne se harnache point. Le naïf grande gueule blanc comme neige. Le naïf grande gueule dans lequel la boule de la gorge paraît fort détachée. Le naïf grande gueule en uniforme. Le naïf grande gueule à main de fer. Le naïf grande gueule désargenté. Le naïf grande gueule à l'ouvrage. Le naïf grande gueule en feu ; il a sur la main droite une barre bleue et une barre rouge, et la gauche est marquée par une barre noire. Le naïf grande gueule de noyé. Le naïf grande gueule blanc marron. Le naïf grande gueule noir marron. Le naïf grande gueule blanc rougi avec cravate ; sa femme lui ressemble sans la cravate. Voilà les formes principales des naïfs à grande gueule : mais il y en a encore plusieurs autres moins intéressantes, comme les employés de banques, les directeurs de collections, les poètes contemporains, etc. Tous les naïfs en général ont plus ou moins la faculté d'enfler en inspirant l'air du temps ; on peut de même les faire enfler en soufflant de l'air dans leur gosier : mais cette forme de naïfs grande gueule a cette même faculté d'enfler du jabot si supérieurement qu'elle doit dépendre d'une conformation particulière dans les organes ; ce jabot presque aussi gros que tout le reste de leur corps, et qu'ils tiennent continuellement enflé, les oblige à retirer leur tête, et les empêche de voir devant eux : aussi pendant qu'ils se rengorgent, l'idiotie les saisit sans qu'ils l'aperçoivent ; on les respecte donc plutôt par pitié que pour leur utilité. Une autre forme est celle des naïfs mondains : c'est la plus commune et en même temps la plus estimée à cause de sa grande imbécillité. Le mondain est à peu-près d'une moitié plus fort que le biaiseux ; ils produisent tout au long de l'année, pourvu qu'ils soient en petit nombre dans le même bureau, et il leur faut au moins à chacun trois ou quatre dossiers ou plutôt des recoins un peu profonds formés comme des cases, avec des planches, afin qu'ils ne se voient pas quand ils bossent ; car chacun de ces naïfs défend non-seulement son dossier et se bat contre les autres qui veulent en approcher, mais même il se bat aussi pour tous les dossiers qui sont de son côté. Par exemple, il ne faut que huit paires de ces naïfs mondains dans un espace carré de huit pieds de côté : et les personnes qui en ont embauché assurent qu'avec six paires on pourrait avoir tout autant de produit ; plus on augmente leur nombre dans un espace donné, plus il y a de combats, de tapage et de dossiers pourris. Il y a dans cette forme assez souvent des types stériles et aussi des filles infécondes et qui ne foutent rien. Ils sont néanmoins pour la plupart en état de produire. On peut réduire les variétés de la forme naïf mondain à trois pour la crânerie, qui toutes ont pour caractère commun un filet rouge autour des yeux : les premiers mondains sont des gueux lourds, et à peu près bêtes comme des poules, on ne les recherche qu'à cause de leur effarement ; car ils ne sont pas bons pour la production ; les gadadais sont de gros mondains avec un tubercule au-dessus

du nez en forme d'une petite morille, et un ruban rouge beaucoup plus large autour des yeux, c'est-à-dire une seconde paupière charnue rougeâtre, qui leur tombe même sur les yeux lorsqu'ils sont vieux, et les empêche alors de regarder la télévision : ces naïfs ne produisent que difficilement et piètrement. Les gadadais ont le discours tout courbé et crochu, et ils présentent plusieurs variétés : il y en a de toutes origines sociales et géographiques. Le naïf espagnol qui est encore un naïf mondain est très beau ; il diffère du gadadais en ce qu'il le sait : qu'on le mêle au gadadais, et la production est d'un très gros et très grand rapport. Le naïf turc qui a, comme le gadadais, une grosse excroissance du contentement de soi et un ruban rouge autour des yeux : ce naïf turc est très gros, très huppé, très bas de cuisses, très large de corps et de col ; ces naïfs sont très lourds et ne s'écartent pas de leur bureau. Les naïfs romains, qui ne sont pas tout-à-fait si grands que les turcs, mais qui ont le col aussi détendu, ne sont point dupes ; il y en a de syndiqués, de religieux et d'associatifs. Ce sont-là les plus gros naïfs domestiques ; il y en a d'autres d'intelligence moyenne et d'autres plus vifs encore. Dans les naïfs battus qui ont les pieds plats jusqu'aux ongles, on distingue le naïf tambour ; ce naïf flapi que l'on appelle naïf tambour, se nomme aussi naïf tout tout, parce qu'il répète continuellement ce mot, et que sa voix reprend celle du supérieur comme au bruit du tambour entendu de loin répondait l'officier. Dans les formes moyennes et petites de naïfs domestiques, on distingue le naïf nonnain dont il y a plusieurs variétés ; savoir, le soupe-au-vin, le rouge harnaché, le cramoiis harnaché ; mais dont les femmes de tous trois ne le sont jamais, harnachées. En général, tous les nonnains sont nés coiffés. Le naïf paon est un peu plus bête que le naïf nonnain ; on l'appelle naïf paon, parce qu'il peut redresser la tête, se mettre à produire de la critique et l'étaler comme le paon fait de ses plumes. Les plus brillants de cette forme ont jusqu'à trente-deux remarques à faire, tandis que les naïfs d'autres races n'en ont que douze, quand ils en ont ; lorsqu'ils adressent leur critique, ils la poussent en avant, et comme ils retirent en même temps la tête en arrière, de peur d'être frappés, elle ne touche que dalle. Ils tremblent aussi pendant tout le temps de cette opération, soit par la forte contraction des muscles, soit par quelque autre cause neurologique, car il y a plus d'une race de naïfs trembleurs ; c'est ordinairement quand ils sont en public, qu'ils étalent ainsi leur critique, mais ils le font aussi dans d'autres temps. La femme relève et étale sa critique comme son époux, et l'a tout aussi dangereuse. Un Auteur remarque que dans le même temps que le naïf paon étale sa critique, il agite fièrement et constamment sa tête et son cou, à peu près comme l'oiseau appelé torcol : ces naïfs ne rigolent pas aussi-bien que les autres, leur caractère caustique et revendicateur est cause qu'ils sont souvent emportés par l'élan de leur parti et qu'ils retombent bientôt dans le travers ordinaire ; ainsi peut-on les accepter par distraction. Au reste, ces naïfs qui

par eux-mêmes ne peuvent faire de longs efforts, ont été transportés fort loin par nous autres ; il y a en Chine, des naïfs qui relèvent et étalent leur critique et font les paons. Les naïfs polonais lisent Jarry et Gombrowicz. Le naïf à cravate est l'un des plus importants naïfs ; il n'est guère plus méchant qu'une tourterelle. On distingue le naïf à cravate du naïf nonnain, en ce que le naïf à cravate sait tout par cœur sans rien apprendre ; ce sont de très polis naïfs, bien habillés, qui ont l'air très propre sur eux, et dont il y en a de toutes sortes. Les naïfs qu'on appelle coquille hollandaise, parce qu'ils ont une idée derrière la tête, sont aussi de petite taille. Il y en a qu'on appelle aussi naïfs hirondelles, qui ont du sang sur les mains. Le naïf carne, qui fait une autre forme, est peut-être le plus bas et le plus con de tous nos naïfs ; il paraît accroupi comme un crapaud. Ils sont encore remarquables par leur discours qui est plus réduit que celui d'une tourte, et s'ils ont aussi une petite idée derrière la tête, elle pousse de travers comme celle des dupes. Le naïf tambour ou tout tout, dont nous avons parlé, que l'on appelle ainsi, parce qu'il forme ce son tout tout, qu'il répète fort souvent lorsqu'il est auprès de sa femme, est aussi un naïf fort bas et fort battu, mais il est plus bête que le naïf-carne, à peu près nulle part comme le naïf polonais. Le naïf heurté, c'est-à-dire masqué, est un naïf fort recherché des Curieux : il n'est point battu, et est de la sottise des naïfs mondains ordinaires. Les naïfs suisses sont plus fins que les naïfs ordinaires, et pas plus bêtes que les naïfs biaiseux ; ils sont de même tout aussi astucieux : méfiance. Il y a d'autres naïfs suisses qui ne sont point harnachés, et qui sont sans collier ni uniforme. Le naïf culbuté est encore un des plus sérieux naïfs ; son discours tourne sur lui-même en parlant, comme une phrase qu'on jetterait au perdu, et c'est pour cette raison qu'on l'a nommé naïf culbuté ; il semble que tous ses mouvements supposent des vertiges qui, comme je l'ai dit, peuvent être attribués à la captivité. Sa pensée file très vite, s'élève au plus haut, et ses mouvements sont très précipités et fort irréguliers. Comme par ses mouvements, elle imite en quelque façon les gestes et les sauts des danseurs de corde et des voltigeurs, on lui a donné le nom de naïf pantomime. Au reste, son type est assez semblable à celui du biaiseux, et l'on s'en sert ordinairement pour attirer les naïfs des autres banlieues, parce qu'il parle plus haut, plus loin et plus longtemps que les autres, et qu'il échappe plus aisément au curé comme au philosophe. Il en est de même du naïf retourné ; il tourne en rond lorsqu'il parle, et remue si fortement les concepts, qu'il fait autant de bruit qu'une claquette, et souvent sa violence rythmique, qui semble tenir de la convulsion, rompt quelques liens logiques. Je ne dirai rien des autres variétés équivoques ou secondaires dont nos Sociologues ont fait mention, et qui ressortissent sans doute aux types que nous venons d'indiquer, mais qu'on aurait quelque peine à y rapporter directement et sûrement d'après leurs minables descriptions. Tous enfin ont de certaines qualités qui leur

sont communes, l'amour de la société, l'attachement à leurs semblables, la douceur de mœurs, la chasteté, c'est-à-dire la fidélité réciproque et l'amour sans partage de l'amant et de l'aimé, du mari et de l'épouse, du père et de la mère ; la propreté, le soin de soi-même qui supposent l'envie de plaire ; l'art de se donner des grâces qui le suppose encore plus ; les caresses tendres, les mouvements doux, les baisers timides qui ne deviennent intimes et pressants qu'au moment de jouir ; ce moment même ramené quelques instants après par de nouveaux désirs, de nouvelles approches également nuancées, également senties ; un feu toujours durable, un goût toujours constant, et pour plus grand bien encore la puissance d'y satisfaire sans cesse ; nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle ; tout le temps de la vie employé au service du travail et au soin de ses fruits ; toutes les fonctions pénibles également réparties ; le mari aimant assez pour les partager et même se charger des soins maternels, soignant régulièrement à son tour, et les grands et les petits, pour en épargner la peine à sa compagne, pour mettre entre elle et lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute union durable : quels modèles pour nous autres si nous pouvions ou savions les imiter !

